

Sous la direction de Catherine HALPERN

LES GRANDES CONTROVERSES PHILOSOPHIQUES

DE PLATON À JUDITH BUTLER



Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2025

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361069636

LES GRANDES
CONTROVERSES
PHILOSOPHIQUES

DE PLATON À JUDITH BUTLER



Sommaire

<u>Le conflit, terreau de la philosophie. Catherine Halpern</u>	<u>11</u>
<u>Socrate est-il un sophiste comme les autres ?</u> <u>Rossella Saetta Cottone et Fernando Santoro</u>	<u>25</u>
<u>Aristote a-t-il trahi Platon ? Brigitte Boudon</u>	<u>37</u>
<u>Plaisir ou vertu : où est le bonheur ? Samuel Lacroix</u>	<u>49</u>
<u>La querelle des universaux : mots, concepts ou choses</u> <u>Alain de Libera</u>	<u>59</u>
<u>Foi et raison, comment les concilier ?</u> <u>Jean-François Dortier</u>	<u>67</u>
<u>Les habits du débat. Catherine Halpern</u>	<u>77</u>
<u>L'âme et le corps ne font-ils qu'un ?</u> <u>Spinoza contre Descartes. Ariel Suhamy</u>	<u>85</u>
<u>L'homme est-il bon par nature ?</u> <u>Hobbes contre Rousseau. Laurence Hansen-Løve</u>	<u>95</u>
<u>A-t-on le droit de mentir ? Kant contre Constant</u> <u>Laurence Hansen-Løve</u>	<u>109</u>
<u>La fin de la métaphysique. Comte, Nietzsche, Marx</u> <u>Laurence Hansen-Løve</u>	<u>119</u>
<u>L'art d'avoir toujours raison. Des sophistes</u> <u>au media training. Pauline Petit</u>	<u>135</u>
<u>Davos, le débat du siècle. Cassirer contre Heidegger</u> <u>Jean-François Dortier</u>	<u>149</u>
<u>Sauver Heidegger ? Un débat français. Régis Meyran</u>	<u>159</u>
<u>Entre conviction et responsabilité. Sartre contre Aron</u> <u>Jean-Vincent Holeindre</u>	<u>169</u>
<u>Le structuralisme contre l'existentialisme</u> <u>François Dosse</u>	<u>185</u>
<u>Philosophie analytique vs continentale :</u> <u>l'ultime controverse Pauline Petit</u>	<u>201</u>

<u>Rawls, Nozick, Walzer et Sen. la justice en débat</u> <u>Catherine Halpern</u>	<u>211</u>
<u>Comment être féministe ?</u> <u>Martha Nussbaum contre Judith Butler</u> <u>Catherine Halpern</u>	<u>227</u>
<u>Rousseau, Schopenhauer, Nietzsche, Wittgenstein,</u> <u>Derrida les philosophes bagarreurs.</u> <u>Un débat français. Pauline Petit</u>	<u>239</u>
<u>Y a-t-il des guerres justes ? Jean-Vincent Holeindre</u>	<u>251</u>
<u>La philosophie environnementale en débat</u> <u>Rémi Beau</u>	<u>265</u>
<u>Le relativisme à l'assaut des sciences</u> <u>Fabien Trécourt</u>	<u>281</u>
<u>Contributeurs</u>	<u>297</u>

C controverse, querelle, dispute, duel, débat, polémique, discussion, différend, lutte... Les mots pour dire les désaccords de la pensée sont innombrables. Chacun apporte sa nuance : un duel se fait à deux, la polémique est marquée par l'agressivité et aussi par une montée aux extrêmes, la discussion est plus posée, les querelles philosophiques ou littéraires (songeons à la querelle des universaux ou celles des Anciens et des Modernes) opposent souvent des écoles de pensée plus que des individus... La place des affects connote diversement ces termes. Si ce livre parle de controverses philosophiques, c'est précisément pour les tenir un peu à distance même s'ils sont bien présents y compris quand les philosophes débattent. Il suffit de songer à Voltaire et Rousseau que tout oppose, le tempérament comme les idées, et qui seront bien peu amènes l'un envers l'autre. « Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage », écrit ainsi Voltaire à Rousseau dans une lettre qu'il lui adresse après avoir lu le *Discours sur l'origine et les fondements des inégalités*.

Le terme « controverse » nous place d'emblée sur le terrain des idées et non sur celui des commérages, fussent-ils philosophiques. C'est bien celui qui prévaut pour évoquer les débats dans les sciences par exemple.

Les controverses philosophiques sont-elles pour autant des controverses scientifiques ? Assurément non. Si l'on en croit Thomas Kuhn, les controverses scientifiques ne sont souvent qu'une étape, par exemple dans l'interprétation d'anomalies, de faits ne trouvant pas d'explication dans le modèle scientifique dominant qui est appelé à être dépassé par un nouveau paradigme.

Les choses sont bien différentes en philosophie. Le choc des idées n'est pas une étape. En philosophie, le débat est perpétuel. Il fait même corps avec la discipline. Que ce soient avec leurs contemporains ou au contraire à des siècles de distance, les philosophes débattent. On pense avec, mais aussi contre, tout contre.

Le débat est un outil de recherche mais aussi d'enseignement : songeons à la *disputatio* médiévale dans laquelle les étudiants s'engageaient pour fourbir leurs armes. Aujourd'hui, le débat à visée philosophique s'enseigne dès la maternelle. Changeons donc de regard sur le conflit quand il est d'idées et songeons à Héraclite qui énonçait il y a plus de deux mille cinq cents ans déjà : « Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie ; tout se fait par discorde. »

Catherine Halpern

LE CONFLIT, TERREAU DE LA PHILOSOPHIE

Catherine Halpern

Journaliste scientifique.



F. 163.

F. 164.

Tab. 74.

Deux chevaliers en armure se battent en duel à la lance lors d'un tournoi.

Gravure sur cuivre coloriée à la main, tirée du *Tableau historique des costumes des principaux peuples de l'Antiquité et du Moyen Âge* de Robert von Spalart, 1796.

« S'il y a une vérité, c'est que la vérité est un enjeu de luttes », affirmait Pierre Bourdieu dans *Leçon sur la leçon* (1982). Et la philosophie en donne un bel exemple. Les sages ne sont pas reclus dans l'air raréfié de leur tour d'ivoire, méditant dans un calme olympien. La réalité est plus mordante. Au royaume des idées, les luttes sont âpres et les passes d'armes sans concession. Le philosophe ressemble plus souvent à un guerrier en armes, usant tour à tour de son épée et de son bouclier. Il assène thèses et arguments et les défend vaillamment.

Faut-il s'en plaindre ? Y voir la victoire des affects sur la raison ? Parfois, sans doute. L'inimitié entre Rousseau et Voltaire qui les conduit à se confronter (par exemple à propos du tremblement de terre de Lisbonne) est personnelle tout autant qu'intellectuelle. Certains philosophes sont plus portés à la querelle que d'autres. La philosophie est pour eux un sport de combat. Jean-Paul Sartre a croisé le fer avec toute une génération de philosophes : Maurice Merleau-Ponty, Albert

Camus, Raymond Aron... Et certaines luttes tournent à l'invective ou à des procédés peu louables, parfois tout à fait assumés. On songe à Schopenhauer qui dans *L'Art d'avoir toujours raison* développe sa « dialectique éristique », c'est-à-dire son art de la controverse. Déformer les propos de son adversaire, jeter sur lui la suspicion, provoquer sa colère, être outrancier... Tout est bon selon lui pourvu qu'on parvienne à convaincre les autres qu'on a raison. Voltaire pour sa part, cédant sans scrupule à la raillerie et aux attaques ad hominem, excelle dans le pamphlet.

Sans aller jusque-là, les controverses peuvent être stériles quand les disputants réfutent ce qu'ils ont pris soin au préalable de caricaturer, dénaturer, simplifier... Le débat tourne alors en rond et aboutit à un dialogue de sourds dont il est difficile de sortir. Dans la « Préface » de la première édition de *Critique de la raison pure*, Emmanuel Kant notait à regret que la métaphysique était un « champ de bataille » de combats sans fin. Faut-il désespérer et voir dans ces querelles les difficultés de la philosophie à établir quelque certitude que ce soit ? Ou bien faut-il y voir le signe de sa vigueur et de son énergie critique ?

Querelle, controverse, joute

Certains peuvent regretter que les controverses philosophiques ne soient pas à l'image des controverses scientifiques qui constituent en général une étape pour

faire avancer l'état de la discipline. Plus de deux millénaires après sa naissance, la philosophie n'a pas abouti à des « vérités » sur lesquelles tous les philosophes s'accorderaient. La compréhension même de ce que sont la philosophie et ses méthodes prête à débat comme le montrent les tensions qui existent encore entre la philosophie dite continentale et la philosophie analytique. Au-delà des duels qui peuvent opposer tel philosophe à un autre ou des querelles opposant deux écoles de pensée, c'est bien l'ensemble du champ philosophique qui apparaît comme conflictuel de manière plus ou moins latente.

Faut-il pour autant déplorer les luttes philosophiques ? Sans doute pas. Elles ont façonné l'histoire de la philosophie. Le débat, la controverse, la joute voire la querelle se trouvent au cœur de son exercice. Tout philosophe se construit avec mais surtout contre autrui. Ne pourrait-on paraphraser Héraclite et affirmer haut et fort que la guerre est la mère de toutes pensées ?

Dans le *Théétète*, Socrate propose de définir la pensée comme « un discours que l'âme se tient tout au long à elle-même sur les objets qu'elle examine. [...] Ce n'est pas autre chose, pour elle, que dialoguer, s'adresser à elle-même les questions et les réponses, passant de l'affirmation à la négation. » Ce dialogue que l'on a avec soi-même gagne à l'être avec d'autres. Ou pour le dire autrement : on peut penser seul (*cogito*), mais

c'est mieux à plusieurs (*cogitamus*). Ce qui explique pourquoi la dialectique, c'est-à-dire la discussion argumentée de thèses contradictoires, est au cœur de la philosophie. Montaigne y voyait lui aussi le chemin de la connaissance et de la vérité lorsque dans les *Essais*, il se penche sur l'art de la conversation : « Quand on me contrarie, on éveille mon attention, et non pas ma colère ; je vais au-devant de celui qui me contredit, qui m'instruit. [...] Je fais fête à la vérité, et je la chéris, en quelque main que je la trouve, et je me rends allègrement à elle, je lui tends mes armes de vaincu, du plus loin que je la vois approcher » (*Essais*, livre III, chapitre 8). Céder aux arguments de son adversaire n'est alors pas souffrance : « Quand, dans l'ardeur du combat, je me plie aux raisonnements de mon adversaire, je me sens bien plus fier de triompher ainsi de moi-même que lorsque je remporte sur lui la victoire à cause de sa faiblesse. »

L'exercice n'a rien d'aisé. Débattre exige du temps et de l'énergie, il vaut donc mieux choisir soigneusement ceux avec qui l'on souhaite débattre. John Rawls qui passa vingt ans de sa vie à répondre aux critiques et objections faites à sa *Théorie de la justice* (1971) est bien placé pour en témoigner : « En tant que membre d'une communauté académique, vous avez l'obligation de répondre aux gens, si vous pouvez le faire dans des termes raisonnables et d'une manière qui fasse avancer la discussion. Il vaut mieux éviter les disputes

et les vaines querelles » (*Justice et critique*, 1991). Ce «devoir», selon lui, requiert donc d'apprendre à accepter les critiques mais aussi à distinguer celles qui touchent juste et celles qui relèvent de la simple incompréhension.

Et de fait, il y a ceux qui débattent... mais seuls. C'est le cas de Gottfried Leibniz que John Locke prive de joute ou plus récemment de Judith Butler qui ne répondra pas aux critiques de Martha Nussbaum. Leibniz trouvera une étonnante voie de traverse avec le dialogue, *Nouveaux essais de l'entendement humain*, où les thèses de Locke seront portées par un de ses disciples. Le philosophe est en effet libre de rentrer ou non dans l'arène mais il n'échappe pas pour autant aux critiques.

Débattre même seul

Débattre seul est du reste fréquent en philosophie. Notamment quand celui auquel on s'oppose n'est plus de ce monde. En philosophie, peut-être plus que dans toute autre discipline, il n'est pas rare de débattre à des siècles de distance. Songeons à Friedrich Nietzsche qui règle ses comptes avec Platon dont il dénonce l'hostilité aux valeurs de la vie. Le combat peut sembler inégal puisque les philosophes attaqués ne sont plus guère en mesure de répondre, à moins d'être défendus par d'autres. Mais il montre la force de pensées qui traversent les siècles et qui continuent de nourrir la

réflexion, de faire sens... tant et si bien qu'il faut encore leur régler leur compte.

L'histoire de la philosophie nous donne à voir que les querelles prennent bien des formes. Elles peuvent aussi opposer plusieurs écoles philosophiques : songeons aux débats entre stoïciens et épicuriens par exemple ou plus encore à la querelle des universaux au Moyen Âge qui a nourri des débats très subtils donnant le jour à une grande variété de positions. Les querelles peuvent alors se prolonger sur plusieurs siècles. Elles traversent parfois toute l'histoire de la philosophie comme celle autour des « guerres justes » : la question posée dès l'Antiquité continue d'agiter les philosophes, nourrie par l'actualité des conflits qui eux-mêmes évoluent.

Qu'elle touche juste ou pas, la contradiction est heuristique : elle donne à penser et favorise parfois l'émergence d'une nouvelle philosophie. Bien des débats opposent un maître – ou un maître à penser – et son ancien disciple. Ce sont ceux qui « tuent le père » : Aristote contre Platon, Nietzsche contre Schopenhauer, Heidegger contre Husserl dont il fut l'assistant, Wittgenstein contre Russell... Ils ont trouvé en leur aîné leurs premiers repères, fourbi leurs premières armes. Ils se sont nourris à leur pensée avant de se retourner contre elle. Rester disciple ou s'affirmer en philosophe, tel peut être alors le cruel dilemme. Songeons aux mots de Nietzsche dans Zarathoustra :

« L'homme de la connaissance doit non seulement aimer ses ennemis mais encore haïr ses amis. C'est mal payer un maître que de n'être toujours qu'élève. » Quel sens y aurait-il à être philosophe sans affirmer sa propre pensée, sans avoir le courage de la vérité ?

La *parrhesia* chez les Grecs désigne précisément le franc-parler, le dire-vrai, y compris quand cela bouscule, égratigne. Les philosophes cyniques en étaient les champions : ascètes provocateurs, mendiants vagabonds alpaguant les passants pour dénoncer leurs désirs illusoires ou bousculant les puissants parce qu'ils refusent toute subordination. Michel Foucault s'attache à l'analyse de ce « courage de la vérité » qui est l'objet de son dernier cours au Collège de France. La *parrhesia* revêt un sens politique quand, à l'instar de Périclès, le dirigeant s'impose par la franchise de ses propos. Mais elle peut être philosophique : elle est alors une éthique de la vérité.

L'analyse des controverses philosophique serait vaine si elle se satisfaisait de commérage et d'anecdotes. Le pari de ce livre est autre : il s'agit de donner à voir les lignes de force et de rupture d'une discipline qui s'est forgée dans les luttes, parfois parricides. Pour appréhender toute pensée philosophique, il est bien utile de comprendre ce à quoi elle s'oppose. Les controverses sont le sel de la pensée et aident à mieux la goûter.

Une querelle peut en cacher une autre : Foucault et Derrida

Certains débats érudits semblent porter sur la « bonne » lecture des textes philosophiques. Mais il se joue souvent davantage derrière les querelles de texte. L'illustre par exemple le vigoureux débat entre Michel Foucault et Jacques Derrida qui peut sembler bien pointu : il s'agit du commentaire d'un passage de Descartes dans la *Première des Méditations métaphysiques*. En fait, derrière ce conflit d'interprétation, ce sont deux manières de concevoir la philosophie et son histoire qui s'opposent : celle « externaliste » de Foucault, qui l'appréhende de manière tout à la fois pragmatique et transversale, et celle « internaliste » de Derrida.

Tout le monde connaît ce célèbre moment où Descartes au début des *Méditations*, pour trouver le vrai, décide petit à petit de douter de tout et de tenir pour faux tout ce qui n'est pas indubitable. Descartes assez vite envisage de douter des données des sens, même les plus proches : « Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi ? Si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils sont tout nus ; ou s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre. Mais quoi ? Ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant, si je me réglais sur leurs exemples. »

Dans *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), Foucault lit dans ce passage l'expulsion de la folie hors de la raison qui

caractérise l'âge classique et le grand renfermement. Derrida dans une conférence de 1963 intitulée « *Cogito* et histoire de la folie¹ » refuse cette lecture. Si la folie semble dans un premier temps mise à distance, *via* l'hypothèse du malin génie, Descartes « en installe la possibilité au cœur de l'intelligible ». L'acte du *cogito* vaut « même si je suis fou, même si ma pensée est folle de part en part ». Neuf ans plus tard, en 1972, Foucault répond sèchement à Derrida².

Selon lui, ce n'est qu'au prix d'un certain nombre de tours de passe-passe herméneutiques qu'on peut considérer que la méditation cartésienne est non pas exclusion ou rejet de la folie mais affrontement avec elle. Plus fondamentalement, Foucault reproche à Derrida une certaine conception de la philosophie centrée sur elle-même : « Comment une philosophie si préoccupée de demeurer dans l'intériorité de la philosophie pourrait-elle reconnaître cet événement extérieur, cet événement limite, ce partage premier par lequel la résolution d'être philosophe et d'atteindre à la vérité exclut la folie ? »

Derrida nierait ainsi toute possibilité de lecture externe. Deux styles et deux projets s'opposent donc : d'un côté, la philosophie derridienne qui se livre à des lectures très serrées et érudites des textes ; de l'autre, Foucault qui au contraire adopte une perspective beaucoup plus large insérant les énoncés dans ce qu'il appelle une épistémè, c'est-à-dire un cadre général et historique de la connaissance.

Alors, doit-on reprocher à Derrida de se comporter en gardien du temple qui verrait un crime de lèse-majesté dans le geste foucauldien qui ose contextualiser Descartes ? Ou bien

1- J. Derrida, « *Cogito* et histoire de la folie », Revue de métaphysique et de morale, n° 4, octobre-décembre 1963, repris dans *L'Écriture et la Différence*, 1967, rééd. Seuil, 2019.

2- M. Foucault, « Mon corps, ce papier, ce feu », in M. Foucault, Histoire de la folie, 2^e éd., Gallimard, 1972 ; republié dans *Dits et Écrits*, 1972, rééd., Gallimard, coll. « Quarto », t. I, 2001.

faut-il voir dans la réaction de Derrida un souci de probité dans la lecture des textes philosophiques ? Certaines positions apparaissent difficiles à concilier.

C.H.

SOCRATE EST-IL UN SOPHISTE COMME LES AUTRES?

Rossella Saetta Cottone

Directrice de recherche au CNRS.

Fernando Santoro

Professeur de philosophie.



Masques de tragédie grecque, copie romaine d'une mosaïque hellénistique de Sôsos de Pergame,
2^e siècle avant J.-C..

Dès les débuts de la philosophie, dans les dialogues de Platon et dans les traités d'Aristote, les sophistes ont été vus comme l'ombre, l'illusion ou même la négation de la figure du philosophe. Mais pourquoi n'exprimeraient-ils pas eux aussi des positions philosophiques, comme l'aurait laissé entendre Aristophane, le poète comique? La mince frontière qui sépare philosophes et sophistes a en effet maintes fois été franchie. Au centre de cette polémique brille le caractère ironique de Socrate – paradigme perpétuel du philosophe. Fut-il l'adversaire des sophistes? Fut-il lui-même un sophiste, voire le plus grand des sophistes?

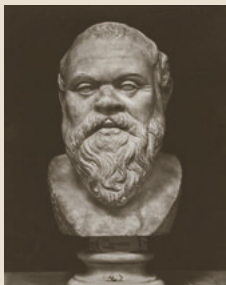
En question, rien de moins que les valeurs constitutives de la culture et de la civilisation occidentales : la prééminence de l'essence et de la permanence sur l'apparence et le transitoire; celle de la vérité et de la sagesse transcendantes sur la finitude des savoirs humains; celle de l'universalité du concept sur le relativisme de la perception; celle de l'éducation par la contrainte de la démonstration sur la persuasion et la séduction.

Ce monde, qui est encore le nôtre, nous le disons toujours être (ou pas!) un monde « platonicien ».

Si Socrate est le modèle même du sage et Platon son porte-parole, les sophistes sont perçus comme les vilains méchants que la philosophie doit vaincre. Mais si l'on cesse de se référer aux seuls dialogues platoniciens pour penser la figure du sophiste, et si l'on questionne notre idolâtrie envers le Socrate historique pensé comme l'incarnation même de la raison, un portrait du philosophe concurrent de celui de Platon peut être valorisé, tel celui que dépeint Aristophane, la meilleure source pour renseigner les valeurs et la vie quotidienne de l'Athènes du 5^e siècle av. J.-C..

Pour Aristophane, Socrate est lui-même un sophiste de premier ordre, c'est-à-dire (suivant l'usage linguistique de son temps) un intellectuel, qui recherche la sagesse de façon active par l'exercice de la parole et de la pensée, et à ce titre il ne peut pas être distingué des autres sophistes, parmi lesquels on compte poètes, médecins et savants de tout bord. Dans sa comédie *Les Nuées*, tous sont du reste représentés comme les élèves du Pensoir, l'école de Socrate, et ils reçoivent à l'occasion l'épithète de penseurs, à l'instar de leur maître à penser. Il faut du reste noter qu'à l'époque d'Aristophane, le mot *philosophos* n'est pas utilisé. C'est bien Platon qui adopte cette construction assez naturelle de la langue grecque et en fait un concept décisif de la culture et de la science occidentales.

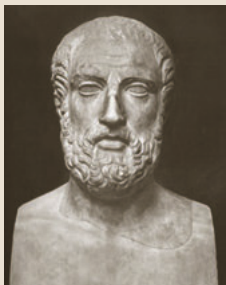
Socrate, le dialecticien (-470/-399)



Né à Athènes en 470 av. J.-C. d'un père sculpteur et d'une mère sage-femme, Socrate est l'un des fondateurs de la philosophie. N'ayant rien écrit, il fait dès l'Antiquité l'objet d'interprétations discordantes. Les sources principales pour la connaissance de sa pensée sont Aristophane, Platon et Xénophon. Aristophane en fait un intellectuel aux intérêts disparates, à la fois philosophe de la nature, sophiste et ascète, alors que Platon et Xénophon nient qu'il se soit jamais occupé de philosophie naturelle, sauf peut-être dans sa jeunesse, et insistent sur la différence entre sa méthode de recherche, la dialectique, et l'enseignement des sophistes : alors que ce dernier vise à montrer que pour chaque question il y a deux thèses opposées, la dialectique de Socrate se proposerait de parvenir à une définition universelle des valeurs éthiques et esthétiques. L'apport sans doute le plus important de l'enseignement de Socrate a été sa méthode de recherche, le dialogue, consacré à l'examen des concepts moraux à travers l'instrument critique de la réfutation (*elenchos*). Malgré leurs discordances, les sources anciennes sont d'accord pour lui attribuer l'idée selon laquelle la vertu est connaissance et que celui qui fait le mal agit par ignorance. Accusé d'impiété et de corruption de la jeunesse devant le tribunal d'Athènes, Socrate est condamné à boire la ciguë et meurt en 399 av. J.-C..

R. S. C. et F. S.

Aristophane, le déluré (v. -445/v. -380)



Né à Athènes vers 450 av. J.-C. et mort autour de 385 av. J.-C., il est considéré dès l'Antiquité comme le représentant le plus illustre de la comédie politique dite « ancienne ». De fait, ses pièces sont souvent couronnées par le premier prix aux concours dramatiques, les Dionysies et les Lénéennes. Des 44 comédies qu'il compose, 11 ont été transmises intégralement. Ainsi *Les Nuées* (423 av.

J.-C.), qui présente Socrate, suspendu dans un panier, menant des recherches sur les corps célestes au sein d'une école de penseurs dont il est le maître. L'essentiel de sa production se situe dans la période de la guerre du Péloponnèse, qui oppose sa ville à Sparte (431-404 av. J.-C.). Par un langage débridé, riche en invectives et en obscénités, Aristophane prône la paix et l'éducation, critique l'impérialisme athénien et le populisme, se moque des autres poètes, surtout d'Euripide. Ses attaques contre le démagogue Cléon, qui avait soutenu la répression violente de la révolte des Milésiens contre l'influence d'Athènes, lui valent un procès dont il se défend dans la comédie *Acharniens* (425 av. J.-C.). Dans son *Apologie de Socrate*, Platon le tiendra responsable du procès contre Socrate.

R. S. C. et F. S.